

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La meilleure façon de marcher

Jean-Jacques Pelletier, *La femme trop tard*, Québec, Alire, 2001, 466 p., 15,95 \$.

Claudette Boucher, *Les crimes des moutons*, Montréal, Balzac, 2001, 220 p., 21,95 \$.

François Barcelo, *L'ennui est une femme à barbe*, Paris, Gallimard, 2001, 244 p., 11 \$.

Hélène Rioux

Number 108, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2002). Review of [La meilleure façon de marcher / Jean-Jacques Pelletier, *La femme trop tard*, Québec, Alire, 2001, 466 p., 15,95 \$. / Claudette Boucher, *Les crimes des moutons*, Montréal, Balzac, 2001, 220 p., 21,95 \$. / François Barcelo, *L'ennui est une femme à barbe*, Paris, Gallimard, 2001, 244 p., 11 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La meilleure façon de marcher

Certains avancent dans les traces laissées par leurs prédécesseurs, d'autres retournent sur leurs pas, d'autres encore tournent en rond. En fin de compte, seule la destination importe.

P O L A R

HÉLÈNE RIOUX

J E A N - J A C Q U E S P E L L E T I E R C O N S T R U I T D E P U I S U N E D I Z A I N E D ' A N N É E S u n e œ u v r e p e u c o m m u n e . L e s d e u x p r e m i è r e s p a r t i e s d e s *Gestionnaires de l'apocalypse*, une fresque qui traite de la mondialisation des mafias avec toutes les horreurs que cela entraîne, mettent en scène une multitude de personnages inquiétants, pervers, tarés, parfois carrément sadiques — et encore, on se demande si Sade aurait été capable d'inventer certaines de leurs abominations. Le cerveau de l'entreprise est Leonidas Fogg, un vieillard impotent auteur d'un traité sur la gestion rationnelle de la manipulation. Voilà qui en dit long sur l'altruisme du bonhomme. Pour leur faire face et déjouer leurs plans, l'humanité peut — heureusement — compter sur l'Institut, où travaillent une poignée d'individus déterminés plus ou moins farfelus. Le troisième volet de cette saga du crime devrait paraître sous peu. En attendant, les lecteurs impatients ne perdent rien en se plongeant dans les premiers ouvrages de Pelletier, réédités aux Éditions Alire. *La femme trop tard*, dont il sera ici question, a d'abord paru en 1994. Cette version révisée est présentée comme définitive.



J E A N - J A C Q U E S P E L L E T I E R

REVENIR SUR SES PAS

L'objectif de ces rééditions est de nous faire remonter à l'origine de l'Institut — et de sa contrepartie, le Consortium —, de nous apprendre comment ses différents intervenants ont été recrutés. Ainsi, l'héroïne aux yeux mauves de *La femme trop tard*, c'est Claudia Maher, que nous connaissons déjà pour l'avoir vue à l'œuvre dans *La chair disparue* et *L'argent du monde*. Ici, elle veut venger Klaus, l'homme qu'elle aimait, dont la tête lui a littéralement explosé dans les mains lorsqu'elle est venue l'accueillir à l'aéroport après une longue absence.

Elle se montre tout d'abord réticente à l'égard de l'Institut. Elle préfère à l'occasion faire cavalier seul et fausse compagnie à ses mentors. Elle n'a pas confiance. Essaie-t-on de la manipuler? Quels sont les enjeux? Que cherchait Klaus? Qu'a-t-il découvert? Et surtout qui est, au bout du compte, responsable de son assassinat?

Il lui a laissé des indices. Elle parviendra à déchiffrer l'énigme — qui concerne une histoire de contamination de céréales à l'échelle mondiale — après avoir échappé à une série de tentatives de meurtres et de manœuvres d'intimidation. Ainsi, une bombe est placée dans sa voiture, l'ascenseur de son immeuble est saboté, deux extracteurs — un euphémisme pour tueur — font irruption chez elle et menacent de lui faire grignoter le visage par un rat affamé, un autre la kidnappe et jette sur ses jambes un sac d'insectes dégoûtants qui pondent leurs œufs sous la peau de leur victime. On se demande par quel miracle elle est encore vivante.

Le miracle s'incarne souvent sous les traits de Bamboo, une espèce de moine zen — pour qui les arts martiaux n'ont pas de secret — chargé de protéger Claudia. Personnage haut en couleur, Bamboo s'exprime dans une langue imagée parsemée de proverbes et de métaphores. Irrésistible. Nous le retrouverons dans *Les gestionnaires de l'apocalypse*. Comme nous retrouverons Kim, la jeune Vietnamiennne muette, l'impitoyable Oméga Rope et, toujours, la mystérieuse F, directrice de l'Institut. Pelletier a le don de camper des personnages féminins forts.

Quant aux méchants du roman, ils sont pour la plupart éliminés — les loups, cette fois, se sont mangés entre eux. Qu'à cela ne tienne. L'auteur en a d'autres en réserve. Le mal, comme disait ce vieux sonnet, semble sans remède...

MARCHER DANS LES TRACES DES AUTRES

Les crimes des moutons, deuxième roman de Claudette Boucher, s'inspire de *La comédie humaine*. La quatrième de couverture nous apprend qu'il a été conçu pour commémorer le bicentenaire de la naissance de Balzac. Il se propose notamment d'illustrer que les mots, quand ils ont la puissance que leur a inspirée

l'auteur, ne se démodent pas. Je n'en suis pas si sûre.

C'est-à-dire que je doute de l'intérêt d'un tel exercice. Un auteur a écrit son œuvre, bonne ou mauvaise. Est-il nécessaire de le pasticher deux siècles plus tard? Quant aux mots, pourquoi, je me le demande, se démoderaient-ils? Quoi qu'il en soit, les mots, quand ils deviennent à la mode, ont le don de m'horripiler...

Mais revenons à nos moutons et à leurs crimes. L'action du roman se déroule du dimanche 17 octobre au lundi 1^{er} novembre 1971 dans une quelconque petite ville de province. Deux cadavres sont découverts, celui de May Dollin, une étudiante noyée dans la rivière, et celui de Benoît They, un professeur de maths passablement antipathique, criblé de balles dans son refuge de chasse. L'inspecteur Rigobert Sirois, exégète de l'œuvre de Balzac, est chargé de l'enquête. Jusque-là, pas de problème.

Divers suspects défilent devant le taciturne Sirois : le directeur de l'école, son adjointe, quelques élèves proches de May, la femme et le beau-père de Benoît They, la pulpeuse patronne du café Moulin rouge, quelques autres. La plupart avaient reçu, peu avant les événements, des billets anonymes contenant une phrase tirée de l'œuvre de Balzac. Toujours pas de problème : l'intrigue paraît bien ficelée. Les ingrédients requis — meurtres, suspects, témoins, enquête, passions inavouables, sombres tragédies familiales en filigrane — sont présents.

Le problème, c'est que la lecture de ces deux cents et quelques pages ennuie un peu. Le climat est artificiel. Malgré toute la bonne volonté du monde, on ne croit pas un seul instant à ce qui est raconté. Le problème, c'est aussi que les mots, qu'ils soient ou non démodés, méritent d'être utilisés à bon escient, ce qui n'est pas toujours le cas ici. Que penser, par exemple, de « ce pauvre homme privé de tout et qui ne parvient jamais à habiller correctement les innombrables marmots qui lui arrivent, à son grand désespoir, chaque année » ? (p. 174) On se dira qu'à tout le moins l'individu n'est pas stérile... Ce n'est malheureusement pas la seule perle de ce roman. Je sais bien que Balzac est reconnu pour en avoir commis lui aussi. Mais les bourdes de l'un ne justifient jamais celles des autres.

TOURNER EN ROND

On s'ennuie aussi dans le dernier roman de François Barcelo, intitulé justement *L'ennui est une femme à barbe*.

Je parlais plus tôt d'ingrédients. Barcelo a, lui aussi, concocté au fil des ans sa recette infallible. Une dose d'humour, une autre de fausse naïveté permettant d'assener les plus dures vérités l'air de ne pas y toucher, un couple mal assorti — en fait, pas assorti du tout —, beaucoup de fantaisie, quelques situations rocambolesques et rebondissements imprévisibles. Ah ! et puis un voyage, j'allais l'oublier. Infaillible, la recette ? Habituellement, le gâteau lève et le résultat est — plus ou moins — comestible. Non, la déception me rend injuste : habituellement, on se régale.



L'ennui est une femme à barbe, donc, raconte l'histoire de Jocelyn Quévillon, un garçon plutôt velléitaire — personnage exemplaire dans l'œuvre de Barcelo —, puceau de surcroît, qui n'a pas vraiment envie de se marier avec Éliane Laurencelle, mais qui doit s'y résoudre parce que sa maman a décidé de louer sa chambre à M. Sinclair, l'épicier du village. La cérémonie vient à peine de commencer quand un forcené fait irruption dans l'église et abat le curé. Les tourtereaux — pas encore mariés — s'enfuient en direction des chutes du Niagara où ils devront apprendre à se connaître.

Éliane est une quasi-géante, Jocelyn est un avorton. Éliane est végétarienne, Jocelyn est carnivore. Éliane est en mal d'amour, Jocelyn n'est pas très porté sur la chose — ce qui donne lieu à des scènes où l'humour vole à ras de terre. Les pauvres n'ont en commun, semble-t-il, que leur laideur. Et leur stupidité chronique. Pour l'empêcher de s'échapper, elle jette ses vêtements et ses papiers d'identité dans une poubelle. Notre Jocelyn se retrouve donc tout nu dans un lieu inconnu — ce qui, avouons-le, ressemble assez à ce qui est arrivé au Benjamin Tardif de *Nulle part au Texas*. Quand je parlais de recette... Puis voilà que le tueur rebondit pour s'expliquer et se faire pardonner, que tout le monde retourne à Saint-Gérard-de-Mainville, que la géante en profite pour séquestrer l'avorton dans une cave, et j'en passe.



Pour finir, nous apprenons qu'il s'agissait d'une métaphore du Canada et du Québec, avec Éliane dans le rôle du Canada. Évidemment, elle est trois fois plus grosse que son comparse !

Bon, je m'arrête là. Tout le monde peut rater un gâteau. Cette fois, on dirait que François Barcelo a oublié de mettre le sel ou la levure dans sa pâte. Le résultat est une galette passablement indigeste.

amÉrica

19,95 \$

amÉrica

19,95 \$

Un hommage à Naim Kattan

amÉrica

16,95 \$

www.hurtubisehmh.com